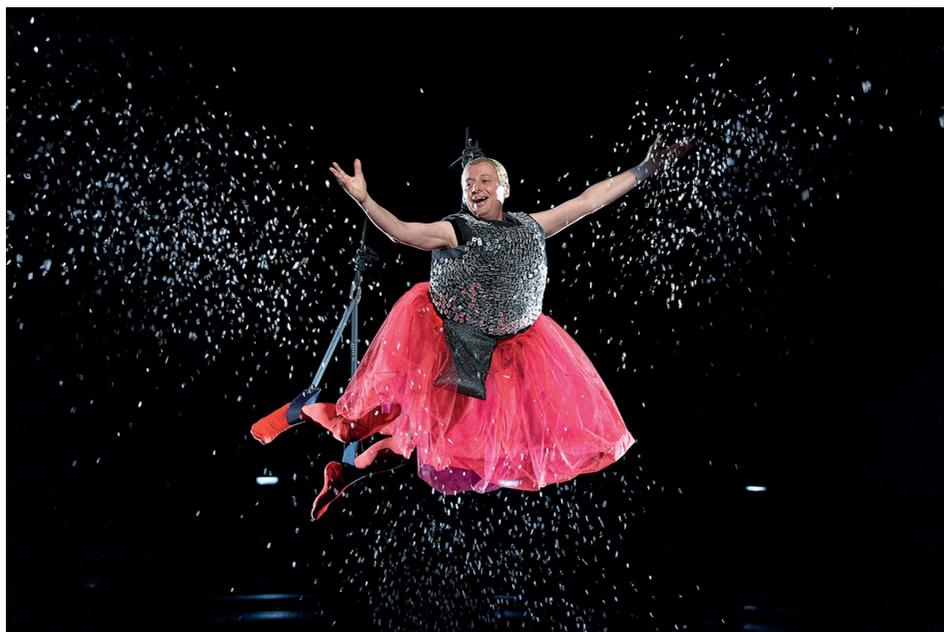


ATALA

N° 20

2019

Apprendre par le théâtre



Cultures et sciences humaines

Illustration de couverture :
© Pierre GROSBOIS 2008
Pascal Collin (la fée)
Le songe d'une nuit d'été/Ateliers Berthier
Odéon Théâtre de l'Europe, 09/11/2008

Espions, hérauts et messagers : Bertrand du Guesclin maître de l'information

Benjamin BADIER

Résumé

Cet article analyse la vie de Bertrand du Guesclin (v. 1320-1380) à travers son rapport à l'information. Par son usage récurrent des espions et des messagers, qui gravitent sans cesse autour de lui dans les sources contemporaines, le connétable fait preuve d'un art de l'information dont il n'a pas le monopole mais qui fonde ses succès. Dans le contexte d'un affrontement quasi ininterrompu contre l'Angleterre et ses alliés, il contribue à réhabiliter et à systématiser des pratiques militaires jusqu'ici désapprouvées par une tradition chevaleresque en voie d'être dépassée. Mais au-delà des enjeux militaires, son rapport à l'information est également social. Puisque savoir c'est pouvoir, l'information est une richesse et un capital diversement réparti. Les hautes fonctions auxquelles accède Bertrand du Guesclin, parti de peu, lui permettent d'intégrer les plus hauts réseaux de communication du royaume et de prétendre à un droit à l'information.

Mots-clés : renseignement, réseaux, guerre de Cent Ans, messagers, hérauts, espions, réputation.

Abstract

This article analyzes the life of Bertrand Du Guesclin (c. 1320-1380) through his relationship to information. With his regular use of spies and messengers, who are constantly present around him in contemporary sources, the constable displays an art of using information to which he may not be the only person privy but which leads to his successes. In the context of almost constant confrontation with England and its allies, he brought back military practices which had been disapproved of in the increasingly out-moded chivalric tradition and systematized them. But beyond the military stakes of information, he also maintained a social connection to it. As knowledge is power, information is an asset and an unevenly distributed form of capital. The prestigious appointments to which Bertrand Du Guesclin, of modest origins, managed to gain access allowed him to be included in the highest networks of communication in the kingdom and to claim his right to information.

Keywords : Intelligence, information networks, medieval, warfare, herald, messenger, spies, Hundred Year's War, reputation.

À ses éclaireurs qui ont « escouté et visé en manière d'espie¹ », mais qui rentrent bredouilles de leur chasse au renseignement dans les heures qui précèdent la bataille de Cocherel (1364) contre le captal de Buch, Bertrand du Guesclin déclare qu'il aurait été plus compétent qu'eux : « – Par ma foi ! dit Bertran, je ne sais que j'en die ; / Se je eusse couru, je ne me doute mie / Que je n'eusse trouve du capstal la compagnie. » Parmi les techniques, sièges,

1. CUVÉLIER, *La Chanson de Bertrand du Guesclin*, Jean-Claude Faucon (éd.), Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 1990.

ruses et déguisements, qui ont fait, de son vivant et après sa mort, la réputation du chef de guerre, figure en bonne place l'espionnage. L'information en général, lorsqu'elle possède une valeur stratégique parce que secrète ou aisément communiquée, est un avantage certain sur l'ennemi, et l'un des piliers de l'efficacité militaire de Du Guesclin qui en maîtrise le double visage: à l'avant, grâce aux espions et éclaireurs qui sont sous ses ordres, et à l'arrière, grâce aux messagers qui quadrillent le royaume². La carrière de Du Guesclin (vers 1320-1380), avant comme après sa nomination comme connétable de France en 1370, permet, par conséquent, d'étudier ce que peut signifier l'information pour un homme particulier du XIV^e siècle³. Le connétable est en l'occurrence un des personnages les mieux informés de son temps, et les sources, narratives ou épistolaires, permettent de reconstituer, partiellement, les réseaux dans lesquels il s'intègre. L'information est un facteur fondamental de sa réussite, militaire et sociale; c'est pourtant son ascension sociale, dans un contexte de guerre pragmatique menée par Charles V, qui lui offre un accès facilité à l'information. On ne peut que constater la disproportion entre la quantité et la qualité des informations qui gravitent autour de lui, et son modeste statut initial de hobereau breton: il acquiert, en même temps que les honneurs, le droit d'accéder à l'information.

Le renseignement militaire, atout décisif d'une guerre pragmatique

L'information n'est jamais une donnée brute et neutre: elle se construit et s'interprète, et doit pour cela être obtenue avec la plus grande rigueur, ce qui est d'autant plus vrai lorsqu'elle est rare et donc précieuse. L'obtenir par espionnage, savoir ce que l'ennemi prépare, où il se trouve, quel est l'état de ses forces, est un art décisif, souligné par tous les traités militaires depuis l'auteur latin tardo-antique Végèce. Aucune grande bataille de la guerre de Cent Ans ne se dispense d'espions et d'éclaireurs⁴; Bertrand du Guesclin n'est pas en reste, et la maîtrise du renseignement est une compétence qui lui est reconnue. La principale source pour l'histoire du connétable y est pour beaucoup car elle regorge d'« espies » et de « coureurs »: rédigée dans les années 1380 par Cuvelier, poète à l'identité incertaine, *La Chanson de Bertrand du Guesclin* fait la part belle aux mécanismes de l'information,

2. *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge*, XXIV^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (SHMES), Paris, Publications de la Sorbonne, 1994; BOUDREAU (Claire) (dir.), *Information et société en Occident à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004.

3. LASSABATÈRE (Thierry), *Du Guesclin: vie et fabrique du héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015.

4. ALBAN (John R.), ALLMAND (Christophe), « Spies and Spying in the fourteenth century », dans ALLMAND (Christopher) (dir.), *War, literature, and politics in the Late Middle Ages*, Liverpool, Liverpool University Press, 1976, p. 73-101.

espions mais aussi messagers, qui entourent l'homme dont elle chante la vie. Bien que son témoignage soit souvent contestable, *La Chanson* illustre le rôle décisif de l'espionnage dans l'art militaire médiéval, dans ses héritages comme dans ses innovations, dont Bertrand du Guesclin est peut-être la meilleure incarnation du temps.

La marque de fabrique de Bertrand du Guesclin

L'espion, anonyme et multiple, est une figure majeure de *La Chanson* de Cuvelier qui le met en scène, au cours des 24 000 vers qui la composent, dans une trentaine de séquences narratives. Envoyé par Du Guesclin, par celui à qui il a juré fidélité ou par ses ennemis pour infiltrer le camp de l'adversaire ou simplement reconnaître ses positions, il anime les heures qui précèdent les affrontements majeurs auxquels Bertrand du Guesclin a pris part entre 1351 et 1380 comme combattant, conseiller ou stratège. Le recours aux espions et aux éclaireurs n'est pas une méthode qu'il aurait élaborée tout au long de sa carrière, mais une marque de fabrique qui prouve son efficacité dès ses deux premiers faits d'armes, qui doivent en partie leur réussite au renseignement. Si l'on en croit Cuvelier, et tous les biographes à sa suite, c'est en reprenant aux Anglais le château de Fougeray (Ille-et-Vilaine) qu'il fait pour la première fois parler de lui, en 1350 ou 1351. Avant toute prise de décision, Du Guesclin, déjà à la tête d'une soixantaine d'hommes, décide de faire « espier [...] en maint costé » la place ; c'est ainsi qu'il apprend par un « varlés », plus loin nommé « espie », que le gros de la garnison anglaise a quitté Fougeray pour aller combattre Charles de Blois, prétendant au duché de Bretagne. Fort de cette information, il décide de s'emparer de la place au moyen d'une ruse entrée dans la légende : ses hommes et lui y pénètrent presque sans résistance, déguisés en bûcherons. La reconnaissance du terrain avant toute action est à nouveau mise en pratique quelques vers plus loin, six ans plus tard en vérité, alors que Rennes est assiégée par l'armée du duc de Lancastre : toujours tapi avec ses hommes dans des bois, il « espi[e] a touz lez » et harcèle l'armée ennemie⁵. Du Guesclin conserve ce réflexe tout au long de sa carrière, que ce soit lors de l'expédition en Espagne (1365-1370) ou après sa nomination comme connétable en 1370. La principale évolution ne concerne pas une éventuelle intensification de l'usage de l'espionnage, mais l'identité des espions ; si Du Guesclin n'espionne jamais lui-même, sauf lorsqu'il lui arrive de chevaucher avec une petite troupe pour mieux saisir une situation, il dispose peut-être après 1370 d'un petit groupe d'hommes spécialisés dans la reconnaissance : juste avant la victoire de Pontvallain (Sarthe) en 1370, Du Guesclin affirme posséder une bonne connaissance de la situation des Anglais grâce à « certaines espies

5. CUVELIER, *La Chanson...*, op. cit., t. I, p. 23 et 29.

dont il estoit amés», qui sont peut-être les mêmes que les «coureours privés», c'est-à-dire personnels, qui apparaissent plus loin⁶.

Ce recours systématique aux espions est une des méthodes de guerre qui, aux côtés du déguisement — tout compte fait peu fréquent — et de sa préférence pour une guerre larvée plutôt que pour de grands faits d'armes, lui valent une réputation de ruse qui le précède et qui fait partie prenante de sa renommée; cette dernière est logiquement en clair-obscur puisque l'espionnage est le plus souvent en contradiction avec l'éthique chevaleresque telle qu'elle est encore définie aux débuts de la guerre de Cent Ans. Bien que vivement conseillé par Végèce, qui est lu par tout stratège médiéval qui se respecte, l'espionnage est parfois déconsidéré: «espier», c'est, jusque dans *La Chanson de Cuvelier*, prendre l'ennemi à revers à la manière de bandits de grand chemin; c'est aussi ne pas avoir confiance en la bravoure des chevaliers, et ne pas considérer que l'issue du combat a déjà été décidée par Dieu. Capturant un bourgeois, sorti de Rennes pour informer Charles de Blois que la ville est assiégée par les Anglais, Bertrand du Guesclin le prend dans un premier temps pour ce qu'il nomme une «fausse espie», un traître ou un ennemi perfide. C'est à l'inverse l'homme de guerre qui est à son tour victime d'un jugement dépréciatif lorsqu'un héraut anglais demande à voir celui qui a réussi à entrer dans Rennes malgré le siège: «Par foy! dist li heraulx, qui vit la compagnie, / Bien resamble brigans qui les marchans espie!» Les hérauts, intermédiaires de paix et de guerre entre les belligérants et garants de l'éthique chevaleresque, sont parmi les premiers contempteurs de l'espionnage; le héraut Sicile, au début du ^{XV}^e siècle, interdit à ses collègues qui seraient tentés par l'espionnage, quel que soit leur camp, de briser le vœu de discrétion qui est au fondement de leur office. Interdiction purement théorique, puisque les exemples sont nombreux de hérauts qui, retournés dans leur camp, décrivent ce qu'ils ont vu chez l'ennemi. Bertrand du Guesclin en a bien conscience. En 1370, l'Anglais Granson, décidé à mener bataille près de Pontvallain, envoie à celui qui est récemment devenu connétable de France un héraut pour fixer comme il se doit les modalités de l'affrontement; après avoir écouté l'émissaire, Du Guesclin, lui-même sur le départ, car suffisamment informé de la situation anglaise par ses espions, récompense le héraut avec 14 marcs d'argent, et surtout par de généreuses portions de vin; ivre, il ne peut plus rapporter aux Anglais ce qu'il a vu, ni même les prévenir que l'armée du connétable approche. Il n'est aucun moyen pour les Anglais de le deviner, car Du Guesclin exige le silence et ordonne aux trompettes de ne pas sonner, de peur que «le pouroit ouïr espie ou messagier, qui aux englois yroit no venue noncier⁷». Granson pensait profiter de la supériorité

6. *Ibid.*, t. I, p. 380 et 395.

7. *Ibid.*, t. I, p. 380-384.

numérique; Du Guesclin vainc par surprise un ennemi qui attendait encore le retour de son héraut. Il démontre magistralement combien il a conscience de la valeur de l'information, et du caractère décisif de sa maîtrise. Il en fait à nouveau la preuve dans son usage de la désinformation, donc du mensonge, comme en 1364 à Cocherel lorsque, se sachant en infériorité numérique, il organise selon Cuvelier une fausse retraite qui attire les Anglo-Navarrais dans une vallée où les Français sont en position de force tactique⁸; ce sont les ennemis qui sont cette fois-ci pris au piège de la précipitation qui avait coûté cher aux Français à Poitiers (1356). Mais Du Guesclin, qui n'hésite pas dans cet épisode à impliquer un héraut (dupe ou complice) pour tromper la vigilance anglaise, se soucie de la fin avant de se préoccuper des moyens, et le revendique.

Il n'invente cependant rien, et systématise tout au plus une pratique ancienne qui n'a jamais fait défaut à la tactique médiévale⁹. Il n'est pas non plus le seul contemporain à y avoir recours, comme l'illustre le récit détaillé, chez Froissart, des prises de décision de Philippe VI et de Jean II dans les heures qui précèdent les batailles de Crécy et de Poitiers, même si cela ne leur réussit pas: les déconvenues françaises dans la première partie de la guerre de Cent Ans, dont Charles V et Du Guesclin ont tiré les leçons, ont accentué le rôle décisif d'une anticipation des combats. La construction littéraire, du poème de Cuvelier comme celle des chroniques, illustre de plus combien l'usage de l'espionnage en temps de guerre pouvait être considéré comme banal: les espions, dont certains sont sans doute inventés pour combler un vide narratif, déclenchent toujours une séquence du récit, donc une action; ils permettent de relier logiquement deux épisodes, procédé qui figure déjà sur la broderie de Bayeux et que l'on retrouve, derrière la figure du messenger, dans un des lais que consacre Eustache Deschamps au connétable: «Un messaigier lui divise / Que France a secours l'appelle¹⁰.» La présence des espions et des messagers dans les chroniques ne surprend aucunement le lecteur médiéval, car leur usage est systématique.

«Espies et coureurs»: la collecte de l'information

Le premier dépositaire de l'information, celui qui l'obtient, est un homme, ou un groupe d'hommes, qui reste le plus souvent anonyme dans les sources. Ce statut de médiation entre Du Guesclin, ou tout chef de guerre, et le

8. *Ibid.*, t. I, p. 101. Tous les chroniqueurs ne s'accordent pas sur la simulation de la retraite, qui pour la *Chronique normande* était bien réelle.

9. PRESTWICH (John O.), «Military intelligence under the Norman and Angevin Kings», dans GARNETT (George), HUDSON (John) (dir.), *Law and government in medieval England and Normandy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 1-30.

10. DESCHAMPS (Eustache), *Œuvres complètes*, Auguste de Queux de Saint-Hilaire, Gaston Raynaud (éd.), Paris, Firmin-Didot, 1878-1901, t. II, p. 329.

renseignement qui se trouve dans le camp ennemi explique les nombreux allers et retours que l'on observe dans les chroniques, complexes jeux d'espionnage qui s'enchaînent avant une bataille.

Il faut distinguer des échelles dans la façon d'obtenir une information que l'ennemi souhaite taire. La première est l'espionnage à proprement parler, qui implique une infiltration et qui est le plus facilement assimilé à une tromperie ou une trahison. Dans la plupart des chroniques du temps, chez Froissart notamment mais également chez Monstrelet au siècle suivant, l'agent secret est presque toujours qualifié d'« espie », même si ce nom recouvre différentes réalités. Il y a trace autour de Du Guesclin d'un espionnage de haut niveau, celui où des agents secrets à la solde d'un roi ou de grands écoutent au plus près le pouvoir ennemi ; il ne s'agit cependant pas des espions de Charles V, mais de ceux d'Henri de Trastamare et de Pierre le Cruel, les deux demi-frères prétendants au trône de Castille qui sont toujours très bien informés des intentions de l'autre. En 1366, informé par « une espie » que Pierre a quitté Burgos, capitale du royaume, Henri choisit de s'y rendre pour s'y faire couronner ; c'est encore une « espie », anonyme mais *a priori* placé à la cour de Pierre à cet effet, qui en 1369 informe le prétendant de l'arrivée prochaine de son frère près de Montiel et de sa volonté d'en découdre¹¹. Mais l'espionnage est à double tranchant et Henri de Trastamare, que soutient militairement Charles V, donc Bertrand du Guesclin, est lui-même incapable de retenir les fuites car Pierre est également bien informé ; dès 1366, deux « espies » successifs le préviennent de l'arrivée en Espagne et des déplacements de Bertrand du Guesclin, que le roi redoute. C'est globalement tout l'épisode espagnol (un tiers de *La Chanson de Cuvelier*) qui constitue un ballet d'espions dans un sens et dans l'autre, dans ce qui ressemble à un jeu à somme nulle. Des « espies », qui restent anonymes, nous savons peu de chose, si ce n'est les qualités que l'on attend d'eux, à la hauteur du danger qu'ils courent. En 1370, au cours d'une digression qui n'a pas pour héros Bertrand du Guesclin, mais qui conduit à la mort de l'Anglais John Chandos, Cuvelier mentionne avec une admiration peut-être exagérée une « espie » ayant traversé la Vienne à la nage pour avertir son camp que l'armée anglaise, qui recherche, elle, un pont, s'approche. La plupart du temps, c'est la discrétion qui est la meilleure arme de l'espion. En 1367, sur la piste des Anglais en Espagne, Bertrand envoie des coureurs en repérage, qui découvrent l'armée ennemie près d'une ville anonyme vers laquelle se dirigent de nombreuses charrettes : « Li un chevauchers qu'englois savoit parler / Se bouta dedens l'ost et oÿ deviser / Que c'estoit Feleton qui venoit de fourrer / Et qui faisoit vers l'ost la vitaille mener¹². » Il est en effet difficile de repérer

11. CUVELIER, *La Chanson...*, op. cit., t. I, p. 190 et p. 328.

12. *Ibid.*, t. I, p. 241.

un ennemi infiltré au sein d'armées composites, d'autant plus quand l'espion maîtrise plusieurs langues.

Bertrand du Guesclin n'est pas spécialiste des espions infiltrés, même s'il lui arrive de profiter de l'information rapportée; il fait, en revanche, un usage systématique des éclaireurs avant chaque bataille ou au cours de chaque siège. La frontière est floue entre les espions proprement dits et les éclaireurs, comme le prouve un vocabulaire fluctuant: dans *La Chanson de Cuvelier* en particulier, mais chez tous les chroniqueurs de langue française des XIV^e et XV^e siècles en général, l'éclaireur peut être sans distinction une « espie », un valet, un coureur, voire un chevauteur. L'usage polysémique du substantif « espie » prouve que l'obtention de l'information est conçue dans une continuité; la principale distinction relève avant tout du type d'information, l'« espie » espion recherchant une information stratégique, de long terme, l'« espie » éclaireur une information tactique, plus volatile mais utile pour la bataille qui s'annonce. L'absence de réelle distinction indique que l'espionnage et la reconnaissance étaient rarement une spécialité, ce que confirme l'usage fréquent du terme « valet » qui désigne un homme de basse condition qui possède de nombreuses attributions autres que le combat, comme l'approvisionnement en vivres ou en informations. Enfin, les termes coureurs et chevauteurs soulignent que la qualité principale du bon éclaireur, qui agit le plus souvent en groupe, est cette fois-ci non la discrétion mais la rapidité, ce qui explique qu'ils soient nombreux à être capturés par l'ennemi. En 1364, juste avant la bataille d'Auray, Guillaume de Lannoy, qui est comme Bertrand du Guesclin au service de Charles de Blois, sort de l'armée « pour Anglois espier » avec sa compagnie; ils tombent sur des « coureur[s] » anglais eux-mêmes en reconnaissance, qu'ils font prisonniers, même si certains réussissent à s'échapper puisque le camp anglais en est aussitôt averti¹³. Les prisonniers sont effectivement un autre moyen efficace d'obtenir des renseignements — même si *La Chanson de Cuvelier* ne mentionne aucun acte de torture, comme le remarque Jean-Claude Faucon —, et c'est à un Anglais capturé et ligoté à un arbre que Du Guesclin soutire des informations lors du siège de Rennes en 1356.

La présence récurrente des espions, que ce soient les siens, ceux de son entourage ou de ses ennemis, avant les batailles auxquelles Du Guesclin a pris part, permet de comprendre leur rôle décisif, si ce n'est sur l'issue de l'affrontement, du moins sur son déclenchement. Il est en effet possible, en comparant les jours et heures qui précèdent ces batailles, de discerner trois grandes étapes qui se répètent dans *La Chanson de Cuvelier* et chez d'autres chroniqueurs. La première met en scène un espion qui rejoint son camp, avant

13. *Ibid.*, t. I, p. 137.

même que l'armée soit en marche, pour informer des intentions de l'ennemi à moyen terme; c'est le cas à Cocherel puis Auray en 1364, à Montiel en 1369 et à Pontvallain l'année suivante¹⁴; dans ce dernier exemple, c'est l'ennemi anglais qui est averti par «[...] une espie, c'on appella Ydain, / Qui leur dist de Bertran le noble chevetain, / Conme il ot assemblé maint noble capitain, / Et conme desiroit bataille main a main». Les armées, dans un deuxième temps, s'observent mutuellement tout en se rapprochant progressivement, pour s'informer du «convenant» ennemi, mais aussi pour connaître sa volonté, ou non, de combattre. Le plus souvent, une première salve d'éclaireurs, «espies» ou (avant-)coureurs, ne suffit pas, et il en faut une seconde pour préciser les intentions adverses et être certain d'avoir tous les atouts de son côté. Le camp de Bertrand Du Guesclin envoie ainsi deux séries de coureurs avant Cocherel, trois avant Auray. Enfin, la troisième étape, l'envoi d'un héraut, officialise la volonté de combattre. L'action se resserre progressivement et conduit, grâce au travail des «espies et coureurs», à la bataille. La répétition de ces motifs dans les sources narratives indique une façon habituelle de procéder, ainsi qu'un encouragement à redoubler de prudence, que l'on retrouve en d'autres lieux dans les longs préparatifs des batailles de Crécy et Poitiers (auxquelles Du Guesclin n'a pas pris part) décrits par Froissart. Cette valeur didactique des chroniques peut se lire dans la défense, par Cuvelier, de la stratégie de Charles de Blois avant qu'il trouve la mort à Auray: «Et orent coureours noz François, quoy c'on die, / Qui prirent des coureours de l'adverse partie¹⁵»; le chroniqueur incite le stratège qui lirait son poème à imiter la précaution dont Bertrand et ceux à qui il obéissait faisaient preuve.

L'objectif littéraire de Cuvelier est de faire du connétable un guerrier modèle, dans ses prouesses chevaleresques individuelles comme dans son génie tactique, sa capacité à orienter une armée entière en fonction des informations qui lui parviennent par l'intermédiaire d'espions et d'éclaireurs. Il est le parfait exemple de l'évolution des mentalités militaires étudiée par Craig Taylor, tout particulièrement d'une prudence croissante, valeur qui, après les premières défaites françaises, devient indispensable aux côtés de l'honneur, de la loyauté ou du courage¹⁶. L'espionnage n'a rien de nouveau, mais Du Guesclin revendique son usage car il connaît la valeur de l'information; et le mépris auquel il fait parfois face, qui se réfère à des valeurs chevaleresques fantasmées, résiste peu au pragmatisme militaire, légitimé par

14. *Ibid.*, t. I, p. 93, 129, 328, 377. Froissart confirme pour Pontvallain, du côté français cette fois, l'importance de l'information en amont de la bataille. FROISSART (Jean), *Chroniques*, Siméon Luce (éd.), Paris, Renouard, 1888, t. VIII, p. 47.

15. CUVELIER, *La Chanson...*, *op. cit.*, t. I, p. 136.

16. TAYLOR (Craig), *Chivalry and the ideals of knighthood in France during the Hundred Years War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

son efficacité. Il n'invente pas ses techniques, pas plus qu'il n'en a le monopole, mais il les incarne dans leurs héritages comme dans leurs transformations. L'information certaine ne garantit pas la victoire, Auray en est l'exemple, mais elle en est une condition *sine qua non*.

Le connétable connecté : la circulation de l'information

Dans les heures qui suivent la bataille de Cocherel contre les Navarrais, une missive urgente est envoyée à Charles V dont le couronnement est imminent : la nouvelle de la victoire bascule de l'avant à l'arrière de la bataille, sur décision de Du Guesclin¹⁷. Une information, nommée « nouvelle » dans les sources, existe parce qu'elle se transmet, à l'avant par des espions et éclaireurs, à l'arrière par des messagers, les hérauts servant à communiquer tant avec son camp qu'avec l'ennemi. Du Guesclin est un des hommes les mieux connectés de son temps aux réseaux de communication, comme le montre le colossal travail de regroupement des documents (hors chroniques) émis et reçus par le personnage, ou le mentionnant, réalisé par Michael Jones¹⁸. Les quelque 900 entrées, éparpillées et très diverses dans leur nature, offrent l'exhaustivité de ce qui a été conservé, non de tout ce qui a existé (les comptes sont notamment perdus) ; ce qui permet de donner un aperçu des réseaux du connétable, donc de sa place réelle et évolutive au sein de la société, au-delà du panégyrique dressé par Cuvelier. Les lettres qu'il reçoit ou qu'il émet ont diverses fonctions selon le destinataire ; elles peuvent porter une information publique à proclamer, ce qui est une preuve de son pouvoir, une information d'ordre privé pour tout ce qui concerne la gestion de ses biens, ou confidentielle pour toute information stratégique. Si les documents sont peu nombreux au début de sa carrière, ils sont logiquement de plus en plus présents après sa nomination comme connétable, car ils illustrent une maîtrise croissante de la communication, et du droit à l'information que lui offre sa position sociale.

Les réseaux, miroir de la position sociale

Ses correspondants sont multiples, et souvent très prestigieux pour un homme issu de la petite noblesse bretonne. L'année 1364 est pour lui un tournant majeur, l'année d'une importante victoire (Cocherel) et d'une importante défaite (Auray), mais surtout l'année où, six ans avant sa nomination

17. FOWLER (Kenneth A.), « News from the front: letters and despatches of the fourteenth century », dans CONTAMINE (Philippe), GIRY-DELOISON (Charles), KEEN (Maurice H.) (dir.), *Guerre et société en France, en Angleterre et en Bourgogne, XIV^e-XV^e siècle*, Villeneuve-d'Ascq, Centre d'histoire de la région du Nord et de l'Europe du Nord-Ouest, 1991, p. 63-92.

18. JONES (Michael), *Letters, orders and musters of Bertrand Du Guesclin (1357-1380)*, Woodbridge, The Boydell Press, 2004.

comme connétable, il se rapproche du roi. Ces relations plus étroites sont révélées par sa correspondance, même si le manque patent d'archives royales pour cette époque empêche d'en cerner l'ampleur exacte. Sa rencontre avec le dauphin (et duc de Normandie) date de 1357, devant Melun, et il l'a, par la suite, servi au cours de plusieurs campagnes normandes, mais c'est la mort de Jean II en avril 1364 qui permet un renouvellement du personnel militaire. Trois jours plus tard, Bertrand informe le dauphin de la prise de Mantes et de Melun ; surtout, la plupart des chroniques, ainsi que *La Chanson de Cuvelier*, relèvent que le dauphin, quelques heures avant son couronnement à Reims le 19 mai, est averti de la victoire de Cocherel contre les Navarrais grâce à une lettre envoyée par Bertrand du Guesclin qui commandait son armée¹⁹. Un messenger fait dans *La Chanson de Cuvelier* le chemin inverse, ce qui appuie l'idée d'une récompense, pour informer le vainqueur qu'il est fait lieutenant du roi en Normandie²⁰. Charles V, qui préfère un gouvernement central et délègue le commandement militaire sur le terrain, gouverne par lettres et communique de cette façon avec ses lieutenants, comme il l'affirme lui-même au moment de faire Bertrand connétable : « *Maint noble mesaige vous ai fait envoyer*²¹. » Grâce à la confiance que le roi lui accorde, et aux contraintes temporelles de circulation des messagers qui empêchent de requérir l'accord du roi pour les questions tactiques les plus précises, le chef de guerre dispose donc d'une importante autonomie, à moins qu'un personnage plus important ne soit présent à ses côtés. Il bénéficie de même de l'efficacité du réseau des messagers royaux ; en 1370 encore, c'est un des maréchaux qu'il envoie « *pour dire au noble roy les nouvelles de lui* ».

La teneur des messages qu'il envoie et qu'il reçoit de correspondants autres que le roi permet de préciser sa place au sein de la hiérarchie sociale, notamment par rapport aux grands du royaume, question que se pose Thierry Lassabatère dans la biographie la plus récente du personnage²². Une fois connétable, il est fréquemment en relation avec le duc de Berry, frère du roi, chargé de la reconquête du Poitou après 1372, comme le montrent de succinctes lignes de comptes de ce dernier ; le contenu des messages est la plupart du temps occulté, et nous ignorons la réponse que donne Bertrand aux lettres qui lui parviennent à plusieurs reprises en 1373 et 1374 ; si elles contenaient des demandes de renforts militaires, il faut constater que Du Guesclin ne s'est pas déplacé. En janvier 1375, il gagne cependant le Poitou pour venir en aide au duc contre les Anglais, mais il est alors sous ses

19. *Ibid.*, p. 18.

20. CUVELIER, *La Chanson...*, *op. cit.*, t. I, p. 126.

21. *Ibid.*, t. I, p. 370.

22. LASSABATÈRE (Thierry), *Du Guesclin...*, *op. cit.*, p. 378 sq.

ordres car les principales décisions sont prises par Jean de Berry. C'est depuis Paris qu'il accepte les termes de la reddition du fort de Gençay (Vienne) dont le connétable s'est emparé quelques jours plus tôt²³. Du Guesclin fait également preuve d'une très grande humilité lorsqu'il communique avec Louis d'Anjou, autre frère du roi ; dans une des seules lettres conservées qui contienne des renseignements stratégiques, il l'informe le 10 août 1379 de la situation du duc de Bretagne Jean IV et des Anglais, fraîchement débarqués à Saint-Malo. Le contexte est tendu tant pour Charles V, qui a tenté sans succès quelques mois plus tôt de confisquer le duché de Bretagne, que pour Du Guesclin, du fait de ses attaches bretonnes et françaises. Après avoir remercié le duc d'Anjou des nouvelles du roi qu'il lui a fait parvenir par l'intermédiaire de son héraut, il l'informe en retour des atouts de Jean IV, notamment le soutien des nobles bretons qu'il a réunis en conseil, et de ses faiblesses comme le manque de montures, ce qui illustre sa capacité à être précisément renseigné ; il ne détaille cependant jamais l'origine exacte de ces renseignements, probablement dus à des actes d'espionnage qui comme souvent restent dans l'ombre. Dans cette lettre, le connétable respecte scrupuleusement l'ordre social et se place humblement en retrait par rapport au duc, frère du roi, comme en témoigne la déférence avec laquelle le « petit serviteur Bertan Duguesclin » s'adresse à son « tresredoubté et respouissant seigneur²⁴ ».

Le rapport hiérarchique est plus clair lorsqu'une demande d'aide lui est adressée. La *Chanson de Cuvelier* décrit un personnage qui est toujours précédé par sa réputation, que ce soit auprès des grands ou de la population, ce que confirme partiellement sa correspondance. La ville de Tours lui demande de l'aide en 1359, alors qu'il se trouve à Saumur, sans que l'on sache s'il répond à ses sollicitations que l'on peut imaginer fréquentes²⁵. Une fois connétable, c'est encore à lui, et non au roi, que l'on demande directement de l'aide, parce que sa réputation suscite la confiance et parce qu'il dispose d'une autonomie tactique qui lui permet de mener ses troupes comme il l'entend dans la région dont il a la garde. Périgueux, en février 1376, lui envoie un message à Poitiers pour requérir son aide contre les Anglais ; il accepte, entre dans la ville à la fin du mois et mène une expédition contre les Anglais dans la région, s'emparant entre autres du fort de Mouleydier (Dordogne). La menace anglaise n'est cependant pas encore anéantie, et le nouvel et urgent appel à l'aide de la ville en avril renforce son lien de dépendance aux forces militaires du connétable²⁶. Entre-temps, il a écrit à au moins deux

23. JONES (Michael), *Letters...*, *op. cit.*, p. 240.

24. *Ibid.*, p. 313.

25. *Ibid.*, p. 2.

26. *Ibid.*, p. 253 sq.

reprises au roi, à Paris, sur les deniers des consuls de Périgueux, ce qui explique la difficile reconstitution des réseaux de correspondances : il n'existe pas une seule voie, officielle, de communication et toute occasion d'envoyer une lettre sans avoir à déboursier, par l'intermédiaire d'un marchand, ou d'un messenger rémunéré par quelqu'un d'autre, est saisie. Pour permettre de hiérarchiser socialement différents correspondants, et faire des réseaux qui partent du connétable un miroir social, il suffit donc de déterminer qui demande de l'aide ou des faveurs, qui exige de l'aide ou donne des ordres. Du Guesclin est sur le plan militaire un des premiers personnages du royaume, prodiguant conseils et aide même aux plus grands, mais il se situe socialement après les princes du sang, malgré son titre de connétable.

Agents de liaison

L'information est matérialisée par des hommes, hérauts et messagers, et par des objets comme les lettres, qui, au service de Du Guesclin ou de ses correspondants, assurent une médiation nécessaire entre les différents protagonistes. Les messagers sont pourtant, socialement, des personnages de peu d'importance ; les lettres dont ils sont les porteurs les mentionnent rarement, et il faut disposer d'une comptabilité pour retrouver leur trace. Dans la mesure où il ne subsiste qu'un court extrait de compte rédigé en 1373-1374 sur ordre du connétable, il est impossible de reconstituer le réseau de ses agents de liaison. Le duc de Berry récompense cependant en août 1370 de 4 livres tournois un messenger anonyme venu le trouver à Limoges de la part de Du Guesclin ; huit ans plus tard, le duc est à Lusignan et reçoit un message porté cette fois-ci par un certain Hamon le Breton, dont le surnom indique peut-être un rapport de clientèle avec le connétable²⁷. Lorsque ce dernier reçoit à son tour un message de Jean de Berry — qui peut également profiter du messenger qui lui a été envoyé pour répondre —, c'est de la part de « messagers a pie », à l'exemple du dénommé Vestu qui en mars 1374 effectue le voyage depuis Châtelleraut jusqu'en haute Bretagne pour une mission sans doute peu urgente, ou de « chevaucheurs », comme ce même homme qui bénéficie cette fois d'un cheval pour aller de Mehun-sur-Yèvre à Paris, où il trouve le connétable en août 1375²⁸.

Si l'information est urgente, secrète ou non, il arrive qu'elle soit confiée à des agents plus prestigieux. Suite à la victoire de Cocherel le 16 mai 1364, deux messagers, Thomas Lalement, huissier d'armes royal, et Thibaud de La Rivière, écuyer breton que l'on devine proche de Du Guesclin, sont dépêchés en toute hâte à Reims où Charles V s'apprête à être couronné ;

27. *Ibid.*, p. 129 et 293.

28. *Ibid.*, p. 225 et 250.

un autre messager apporte au roi de Navarre, à Pampelune, ce qui est pour lui une mauvaise nouvelle, en un temps record de huit jours²⁹. Les messagers, à pied ou à cheval selon la valeur de l'information qu'ils véhiculent, savent la plupart du temps où trouver les correspondants, notamment grâce à leurs lettres précédentes, datées et signées. Le chevaucheur Simmonet Champion est envoyé par le duc de Berry « en Brethaigne », où il pourra trouver le connétable, en l'occurrence devant Brest qu'il assiège. Mais la destination peut changer en cours de route en fonction des propres déplacements de Du Guesclin, et Vestu est envoyé en 1375 à Paris « ou la ou il [Du Guesclin] sera »; dans ce dernier exemple, le messager passe dix jours sur la route, aller-retour qui lui est payé 4 livres tournois (pour un peu plus de 200 kilomètres); un autre messager du duc de Berry est payé 8 livres en 1378 pour aller de Bourges à Saint-Malo et en revenir, trajet effectué en vingt jours. Le voyage de ces hommes est peu connu car les sources s'attachent avant tout à la bonne réception du message, mais il peut se révéler dangereux: Bertrand, depuis les environs d'Avignon, envoie en novembre 1365 un messager à deux de ses capitaines installés en Bourgogne pour leur demander de le rejoindre afin de combattre les compagnies de routiers; mais le messager est dépouillé de ses biens en cours de route, par ces mêmes routiers³⁰. Malgré tout, les nombreux documents issus du quotidien de Du Guesclin réunis par Michael Jones, qui ne représentent qu'une portion de la réalité, donnent l'image d'un chef de guerre efficacement relié à ses supérieurs comme à ses subalternes, et en règle générale d'une circulation facilitée des messagers au sein du royaume.

Sans aller jusqu'à parler de bureaucratie, l'utilisation de l'écrit dans la gestion de la guerre est donc particulièrement importante, pour l'envoi de messages, mais également dans le cadre de la gestion des finances et des hommes avec les montres (revues des troupes, consignées par écrit) et plus globalement pour tout ce qui relève de la reddition de comptes. À plusieurs reprises, Du Guesclin ordonne à distance des regroupements d'hommes ou exige une aide matérielle ou financière; en avril 1378, dans le cadre d'une nouvelle campagne en Normandie contre les places du roi de Navarre, il ordonne par lettre aux bourgeois de Bayeux le financement et la construction d'engins de guerre; deux mois plus tard, la même demande est faite aux villes de Pont-de-l'Arche, de Vernon et de Louviers pour le siège de Cherbourg³¹. Cette forme de gestion suppose une importance croissante de l'écrit dans la société, de la part des expéditeurs comme des destinataires car le messager est toujours porteur d'une lettre, même si le message écrit peut se

29. *Ibid.*, p. 18.

30. *Ibid.*, p. 47.

31. *Ibid.*, p. 277 et 290.

doubler d'un message oral, identique ou au contraire trop sensible pour être couché par écrit. Ce qui soulève une question que se sont posée nombre des biographes du connétable : celle de son analphabétisme supposé, dans une société où les grands seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas clercs, ne savent pas toujours écrire, si ce n'est lire. À plusieurs reprises, lorsqu'il reçoit un message dans *La Chanson de Cuvelier*, Bertrand du Guesclin confie la lettre à un membre de son entourage pour qu'il en fasse la lecture : c'est un abbé qui lui lit, probablement pour des raisons de traduction, la lettre que lui envoie le roi Henri de Trastamare en 1369. En 1370, il demande à son secrétaire, prénommé Élie, de lui lire la lettre qu'un héraut vient de lui porter, et qui ne contient rien de plus que ce que ce dernier vient de signifier à l'oral³². D'autres secrétaires, attestés par les documents, se chargent de rédiger sa correspondance quotidienne, comme cela se fait fréquemment parmi les grands ; il se contente parfois de la signer, son prénom étant sans doute le seul mot qu'il sache écrire³³.

Le héraut, ou roi d'armes, est lui aussi un messenger, mais de prestige, auquel le chef de guerre a le plus souvent recours pour communiquer officiellement avec l'ennemi ; sa fonction ne s'y réduit pas, et l'homme est en réalité un expert de l'information qu'il communique ou qu'il récolte selon des obligations morales, propres à son office, qui garantissent en théorie sa fiabilité³⁴. C'est une figure importante de *La Chanson de Cuvelier*, et globalement des chroniques qui l'apprécient car il incarne la société et les valeurs chevaleresques, mais aussi parce qu'il représente une source inestimable : le héraut accompagne les expéditions militaires et est un spectateur privilégié des batailles, qu'il contribue à organiser sans jamais y prendre part. Tous les grands affrontements auxquels participe Du Guesclin sont précédés par des négociations entre ennemis effectuées sous l'égide de hérauts, dont la fonction efface l'identité. Pontvallain advient, comme nous l'avons vu, parce que Du Guesclin manipule un héraut ; il brise ainsi le pacte moral qui garantit la sécurité des rois d'armes qui sont tenus par leurs engagements non à la neutralité, puisqu'ils appartiennent toujours à l'un ou l'autre camp, mais à l'honnêteté. Lorsque deux armées ne sont plus distantes que de quelques kilomètres, grâce au jeu des espions et des éclaireurs, un héraut est la plupart du temps envoyé par l'un des camps pour parlementer. En 1364, devant Auray, Jean de Montfort envoie un héraut à Charles de Blois pour lui proposer, en vue de négociations, un sauf-conduit qui, mis par écrit, possède la

32. CUEVELIER, *La Chanson...*, *op. cit.*, t. I, p. 306 et 382.

33. CONTAMINE (Philippe), « L'écrit et l'oral en France à la fin du Moyen Âge : note sur l'alphabétisme de l'encadrement militaire », dans PARAVICINI (Werner), WERNER (Karl) (dir.), *Histoire comparée de l'Administration*, Munich, Artemis, 1980, p. 102-113.

34. SIMONNEAU (Henri), « Le héraut bourguignon et la guerre à la fin du Moyen Âge », *Revue du Nord*, n° 402-4, 2013, p. 915-944.

même valeur qu'un serment ; c'est le héraut, engageant sa propre parole, qui doit être le garant de la sécurité de Charles s'il venait à accepter. Mais ce dernier, certain de l'emporter, convaincu par ses capitaines et en premier lieu par Du Guesclin, refuse le sauf-conduit. Un second rôle du héraut apparaît alors : le roi d'armes de Jean de Montfort est chargé de lui rapporter que le camp adverse souhaite combattre sous quatre jours³⁵. Cuvelier se plaît à décrire les allées et venues des hérauts avant les batailles, révélant la solennité qui entoure la transmission des messages. L'information qu'ils véhiculent en est anoblie, ce qui explique qu'avoir un héraut sous ses ordres est un privilège, réservé aux grands hommes d'armes du royaume car il matérialise une autorité. Les hérauts, français, anglais ou navarrais, sont de plus en plus présents dans *La Chanson* à mesure que Du Guesclin sort du rang ; lorsqu'ils lui appartiennent, ils sont les médiateurs de son autorité, comme l'illustre leur nom. L'identité du héraut s'efface en effet derrière celui qu'il représente, et de même que le héraut de John Chandos est Chandos, celui de Bertrand du Guesclin porte son nom ; le héraut anglais envoyé avant Pontvallain le rencontre en cours de route, à son retour d'une mission au Mans : « Vous estes a Bertran de Glaiequin nonnés. / A vos armes le voy dont vous estes parés³⁶. » Le roi d'armes officialise et sacralise l'information ; cette recherche de la communication certaine et honnête, et la peur d'être trompé, se retrouvent dans la boîte de messenger conservée au musée Dobrée de Nantes, qui a dû appartenir à un héraut du connétable : métallique et haute de 14 centimètres, elle a la forme d'un écu bombé et se porte en bandoulière ou à la ceinture. Le blason du connétable, qui y est figuré en repoussé, assure le destinataire de la provenance du message ; la serrure et la grande clé qui la ferme certifient la confidentialité de l'information³⁷.

Au cours d'une guerre qui multiplie les fronts et exige un déploiement de forces considérable, la communication joue un rôle essentiel. Bertrand du Guesclin fait preuve d'une maîtrise à l'échelle de ses responsabilités, puisqu'il sait obtenir l'information au moyen d'espions et la transmettre lorsqu'il le faut ; à l'image de Charles V, il est le centre d'un réseau qui contribue à son pouvoir et à sa maîtrise du territoire. Il acquiert au cours de son ascension sociale autorité et richesse, et dans le même temps le droit d'informer et celui d'être informé, qui n'ont rien d'inné. L'accès aux sphères de l'information confidentielle est progressif et suit ses promotions successives. Le talent local dont il fait preuve durant sa jeunesse se transforme en prérogative politique. Ce faisant, il sort du domaine de la simple rumeur, réservé à ceux qui n'ont pas de pouvoir ; c'est aussi le droit, afin de donner des ordres ou

35. CUVELIER, *La Chanson...*, op. cit., t. I, p. 164.

36. *Ibid.*, t. I, p. 381.

37. La boîte de messenger est reproduite en frontispice de l'ouvrage de Michael Jones.

de publier des décisions, d'avoir recours à l'écrit, dont il fait un usage croissant comme le montre le précieux travail de Michael Jones. Cette sortie de l'oralité est également le chemin suivi par sa renommée car, au départ objet de rumeurs, toujours précédé par une réputation ambivalente, il devient héros d'une chanson rédigée à sa gloire³⁸ qui, conjuguée aux nombreux écrits qu'il a laissés et qui sont autant de sources historiques, lui assure une postérité à court comme à long terme.

38. GUENÉE (Bernard), *Du Guesclin et Froissart, la fabrication de la renommée*, Paris, Tallandier, 2008.